



ISSN 1774-7988

ISSN en ligne : 2261-3455

Synergies Pologne n° 16 - 2019 p. 89-99

Contre l'homophobie religieuse. Les relations entre l'homosexualité masculine et la religion chez quelques écrivains belges francophones

Przemysław Szczur

Université Pédagogique de Cracovie, Pologne
przemyslaw.szczur@up.krakow.pl

ORCID ID: 0000-0001-9474-5887

Reçu le 12-07-2019 / Évalué le 21-11-2019 / Accepté le 10-12-2019

Résumé

L'article constitue une analyse de la relation originale entre l'homosexualité masculine et la religion qu'établissent dans leurs textes Georges Eekhoud, Conrad Detrez, Hassan Jarfi et Rémi Hatzfeld. Rompant avec les interprétations homophobes de la religion, ces écrivains créent une véritable tradition discursive homophile belge.

Mots-clés : homosexualité masculine, religion, homophobie, littérature belge francophone

Przeciw homofobii religijnej. Relacje między męską homoseksualnością a religią u kilku francuskojęzycznych pisarzy belgijskich

Streszczenie

Artykuł stanowi analizę oryginalnej relacji między męską homoseksualnością a religią, jaką ustanawiają w swoich tekstach Georges Eekhoud, Conrad Detrez, Hassan Jarfi i Rémi Hatzfeld. Zrywając z homofobicznymi interpretacjami religii, pisarze ci współtworzą belgijską tradycję homofilną.

Słowa kluczowe: męska homoseksualność, religia, homofobia, francuskojęzyczna literatura belgijska

Against religious homophobia. Relations between male homosexuality and religion in some French-speaking Belgian writers

Abstract

The article is an analysis of the original relationship between male homosexuality and religion established in their texts by George Eekhoud, Conrad Detrez, Hassan Jarfi and Remi Hatzfeld. Breaking with homophobic interpretations of religion, these writers create a true Belgian discursive homophile tradition.

Keywords: male homosexuality, religion, homophobia, Belgian literature in French

Les relations entre homosexualité masculine et religions sont le plus souvent conceptualisées sur le mode du conflit. À titre d'exemple, dans leur *Sociologie de l'homosexualité*, Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch classent le discours religieux parmi les « *discours hétérosexistes contemporains* » (2013 : 29). Si l'on se fie aux entrées consacrées à diverses religions dans le *Dictionnaire de l'homophobie* sous la direction de Louis-Georges Tin, une attitude hostile à l'homosexualité semble être la norme au sein des discours religieux. À propos du catholicisme, Thierry Revol y constate : [...] *chaque fois que l'Église catholique parle des homosexuels, les propos sont [...] homophobes* (Tin, 2003 : 401). Quant à l'islam, selon Christelle Hamel : [...] *il est incontestablement un puissant véhicule de l'idéologie homophobe* (Tin, 2003 : 247). S'agissant du protestantisme, l'image est plus nuancée, toutefois, d'après Flora Leroy-Forgeot et Louis-Georges Tin, ce courant aurait [...] *permis les prises de position les plus libérales comme les plus répressives* (Tin, 2003 : 344). Je me limiterai à ces exemples car c'est des traditions religieuses catholiques, protestantes et musulmanes qu'il sera question ici. Je tâcherai de montrer que certains écrivains belges francophones ont proposé une vision plus positive des relations entre homosexualité masculine et religion. Sans passer sous silence l'homophobie religieuse, ils ont formulé des conceptualisations alternatives qu'on pourrait qualifier d'antihomophobes. Les exemples choisis, puisés dans des œuvres de Georges Eekhoud, Conrad Detrez, Hassan Jarfi et Rémi Hatzfeld, embrasseront un large champ temporel, de la fin du XIX^e jusqu'au début du XXI^e siècle, permettant de constater la permanence d'une réflexion belge religieuse non homophobe.

C'est Georges Eekhoud qui semble inaugurer cette réécriture polémique de la tradition religieuse dans son versant chrétien. À la fin du XIX^e siècle, l'écrivain construit la biographie d'Henry de Kehlmark, protagoniste homosexuel de son roman *Escal-Vigor*, selon un schéma à la fois biblique et hagiographique (Szczur, 2014 : 197-198). Dans une longue confession que le héros prononce devant son amie, Blandine, il s'identifie clairement au Christ lorsqu'il parle de son « *calvaire* » et de sa « *longue Passion* » (Eekhoud, 1999 : 135). Parallèlement, Henry se livre à une critique des discours religieux traditionnels sur l'homosexualité. Il évoque notamment « le préjugé de ce monde occidental et protestant », les « *scrupules chrétiens, ou plutôt bibliques* » (Eekhoud, 1999 : 135-136) et l'histoire de Sodome comme sources de ses souffrances. Il parle également de « *sinistres suggestions enfantées par la foi catholique* » et qualifie d'« *imposture* » le message des « *religions bibliques qui veulent que la terre nous ait enfantés pour l'abstinence et la douleur* » (Eekhoud, 1999 : 138-139). Il récuse aussi l'image de Dieu qu'elles véhiculent et qu'il qualifie d'« *exécrable créateur [...] qui se complairait en la torture de ses créatures* » (Eekhoud, 1999 : 139). Le héros critique cette vision conflictuelle des

rapports entre l'homosexualité et le christianisme qui, selon les recherches de John Boswell, n'existait pas dans l'Église primitive et remonte environ à la seconde moitié du XII^e siècle (Boswell, 1985 : 418-419). Ce qui est visé, c'est surtout l'impact psychologique négatif de cette interprétation sur les homosexuels. Mais le roman met aussi en scène des conséquences beaucoup plus dramatiques de l'homophobie. Dans la scène finale, le couple central, Henry et Guidon, est lynché. Le pasteur Balthus Bomberg, représentant de la religion institutionnelle, présenté comme un homophobe invétéré, contribue à cette fin tragique. Les archers qui participent au lynchage le font ressembler au martyr de Saint-Sébastien, mort, comme les deux héros, par sagittation (tir à l'arc). Les souffrances et la mort des protagonistes les transforment en martyrs. Selon Jason James Hartford, Eekhoud a été le premier écrivain à proposer à la cause homosexuelle ses martyrs (Hartford, 2018 : 98). Tout en critiquant l'attitude des religions envers l'homosexualité, le héros principal d'*Escal-Vigor* conceptualise sa sexualité en termes religieux, la qualifiant de « foi » et de « religion sexuelle » (Eekhoud, 1999 : 137). Il réussit d'ailleurs à convaincre Blandine du bien-fondé de sa conception ; selon ses propres termes, elle se « converti[t] à [s]a religion d'amour » (Eekhoud, 1999 : 141). Les archers qui assassinent les amoureux pleurent finalement, eux aussi « *convertis* », comme le constate le narrateur (Eekhoud, 1999 : 175). Avant d'expirer, Henry livre un dernier message formulé en langage religieux, espérant que leur « martyr [...] rachètera, affranchira, exaltera enfin toutes les amours », ce que le narrateur qualifie de « Révélation nouvelle » (Eekhoud, 1999 : 176). La transformation de l'homosexuel en une figure christique culmine ici, faisant d'*Escal-Vigor* une sorte d'Évangile alternatif qui prône une religion érotique et une éthique sexuelle inclusive. Le héros d'Eekhoud crée une espèce de mystique sexuelle qui va au-delà de l'homosexualité, intégrant potentiellement toutes les variations érotiques possibles. La sexualité, traditionnellement associée dans le christianisme au profane, se trouve sacralisée¹. En termes foucaaldiens, la conception d'Eekhoud constitue une sorte de « discours en retour » dans lequel des éléments de langage religieux sont utilisés pour construire une vision plus positive de l'homosexualité. Le lexique religieux lui-même y est retourné contre l'homophobie. Vivant à l'époque d'une véritable explosion homophobe, notamment dans les discours juridique et scientifique, mais aussi au moment de la naissance des premiers mouvements homophiles, Eekhoud choisit une stratégie contre-discursive consistant à combattre les homophobes sur leur propre terrain : celui des justifications religieuses de l'hostilité envers les homosexuels.

Conrad Detrez aborde les liens entre homosexualité et religion aussi bien dans ses œuvres fictionnelles que dans des textes discursifs. Je me concentrerai sur ces

derniers où le problème est posé le plus explicitement et où l'auteur nous fournit un certain nombre d'autocommentaires de ses œuvres. Je commencerai par le texte intitulé « De l'homosexualité chrétienne ». Detrez y part d'une analyse culturaliste, postulant que « L'Occident baigne dans la culture chrétienne et que Tous les Occidentaux, croyants et incroyants, sont imprégnés de cette culture et des normes morales qu'elle véhicule » (Detrez, s.d. 1 : 1). Il définit ensuite la norme chrétienne en matière de sexualité comme « l'hétérosexualité monogamique et procréatrice » (Detrez, s.d. 1 : 1). L'homosexualité est évidemment l'une des sexualités qui y contreviennent, d'où sa persécution dans une civilisation occidentale pétrie de christianisme. Parallèlement, Detrez constate la présence dans le christianisme d'une « homosexualité latente », dont sont porteurs « toute une imagerie, des mythes, des personnages de la religion et de l'histoire chrétiennes » (Detrez, s.d. 1 : 1). Il cite, entre autres, parmi ces figures, l'amitié de Jésus et de Saint Jean, l'amour du dévot pour l'Époux (le Christ) ou la passion de Saint Sébastien. Paradoxalement, il existe donc pour Detrez dans le christianisme un terreau imaginaire et mythique favorable à l'homophilie. Dans des manuscrits conservés aux Archives et Musée de la Littérature de Bruxelles, il va même beaucoup plus loin dans une interprétation homosexuelle de la religion chrétienne. Il y dit à propos de la Trinité : *Il y a 3 personnes en Dieu : le Père, le Fils et le St Esprit : trois principes mâles. Ils font un seul Être. Ils fusionnent. De l'intime fusion de ces trois principes mâles résulte l'Amour, ainsi que le dit l'Écriture [...]. Le Dieu des chrétiens est une triade homosexuelle* (Detrez, s.d. 2). Detrez effectue ici une sexualisation de la Sainte Trinité. Ce n'est plus seulement la mythologie ou l'imaginaire chrétien qui est censé contenir des éléments homoérotiques latents, l'écrivain situe l'homosexualité au cœur même du christianisme : dans la divinité. Il procède à une homosexualisation de Dieu.

Parallèlement, il aborde les persécutions chrétiennes des homosexuels. Il constate qu'elles étaient dirigées par l'Église officielle contre « *les créations du christianisme 'sauvage'* » (Detrez, s.d. 1 : 2). En distinguant ces deux formes religieuses, l'officielle et la contestataire, Detrez, comme Eekhoud, trouve dans la culture chrétienne elle-même des ressources pour combattre l'homophobie historique de l'Église. Il voit celle-ci comme une sorte d'appauvrissement ou d'« auto-réduction » (Detrez, s.d. 1 : 2). Il prône la redécouverte et le développement de l'homophilie chrétienne sous-jacente. Il veut *enrichir les images et les mythes qui la véhiculent* (Detrez, s.d. 1 : 2). Il préconise donc une sorte de révolution culturelle consistant, selon ses termes, à « *réinjecter à l'intérieur du christianisme le plus d'homosexualité possible* » (Detrez, s.d. 1 : 2). L'enjeu n'est pas tant une réforme religieuse qu'un changement au sein de la société occidentale tout entière, dans la mesure où son

éthique reste d'essence chrétienne. L'auteur souligne le rôle des écrivains dans cette révolution. Il cite parmi ceux qui y ont déjà pris part : André Gide, Marcel Jouhandeau et Max Jacob. Il se joint à eux et présente trois de ses œuvres, à savoir *Les Plumes du coq*, *Le Drapeur de Dieu* et *Le Mâle apôtre* comme réponse à une « nécessité de bâtir une mythologie homosexuelle et chrétienne » (Detrez, s.d. 1 : 2). Il aurait pu y ajouter aussi Jean Genet qu'il interprète, dans un article publié dans le dossier consacré à l'écrivain par *Masques*, comme « écrivain religieux » pour qui « La mythologie et l'imagerie catholiques ont constitué [un] grand réservoir de métaphores » (Detrez, 1981/1982 : 57).

Il semble que le parcours personnel de Detrez ait été déterminant dans cette façon de concevoir les liens entre la religion et l'homosexualité. Dans un entretien accordé à la revue *Masques*, il parle aussi de « la dimension homophile du christianisme », tout en se livrant à cette autoanalyse :

Dans ma trajectoire et dans la composante homosexuelle de ma sexualité, il me semble que le christianisme est intervenu comme élément constitutif de cette homosexualité. Le christianisme et la spiritualité chrétienne m'ont fourni un lot d'images et d'émotions qui ont contribué à l'établissement chez moi de fantasmes et d'une libido homosexuels (Joecker, 1979 : 117).

Dans cette révolution imaginaire qu'il préconise, Detrez semble donc puiser dans sa propre expérience d'un christianisme homoérotique et essayer de l'universaliser. Il prévoit une explicitation, un renforcement et une propagation du potentiel homosexuel de la spiritualité chrétienne telle qu'il l'a lui-même expérimentée. Il explique en quoi ce potentiel consiste en disant que, dans le christianisme, on demande au jeune garçon [...] de se donner totalement à un autre homme, [...], Jésus, qu'on dit être également Dieu, mais qu'on présente toujours sous les traits d'un homme... (Joecker, 1979 : 116). Ces images d'un Dieu sexualisé reviennent aussi dans les réponses données par l'écrivain à un questionnaire d'Eugène van Itterbeek où il parle notamment des *ambiguïtés sexuelles d'une certaine spiritualité qui exige des adolescents mâles qu'ils aiment et qu'ils se donnent à un prétendu Homme-Dieu, prénommé Jésus, du même sexe qu'eux, et présenté la plupart du temps presque nu* (Detrez, 1979 : 2). Detrez interprète donc le christianisme comme une « religion fortement érotisée » (Joecker, 1979 : 116) ou plutôt homoérotisée et voit dans l'exploitation de cet homoérotisme un remède potentiel contre l'homophobie. Si l'analyse detreziennne reste tributaire de son expérience de séminariste, elle n'est pas celle d'un croyant. Dans un entretien publié en 1981 dans *Téléoustique*, il se définit comme « un écrivain catholique, mais incroyant » qui « continue [...] à prendre la religion au sérieux, mais en tant que culture » (Detrez, 1981). Lui-même étant issu de cette culture et disposant, grâce à sa formation, de

certaines connaissances théologiques, il en donne une interprétation transgressive. D'ailleurs, il proclame haut et fort ses intentions subversives : dans le même entretien, en parlant de son roman *Le Dragueur de Dieu*, il déclare y avoir voulu « faire dire à la religion ce qu'elle ne veut pas avouer », en insistant toujours sur la possibilité d'un développement érotique de l'amour du garçon chrétien pour « un homme-Dieu, que dans la mystique on nomme l'Époux, le Fiancé, le Bien-Aimé » (Detrez, 1981). En effet, dans le roman, les expériences mystique et érotique sont intimement liées. Cette conception a le mérite d'offrir aux homosexuels issus de la culture chrétienne, qu'ils soient croyants ou non, des ressources antihomophobes à l'intérieur même de cette culture, en accentuant son substrat homoérotique.

Ihsane Jarfi. Le couloir du deuil d'Hassan Jarfi est un livre à l'origine duquel se trouve un crime homophobe. L'auteur est un Belgo-marocain, d'origine arabo-berbère, titulaire d'un DEA en soufisme, ancien professeur de religion islamique à l'Athénée Charles Rogier de Liège et responsable du département des Mosquées pour la Communauté arabophone en Wallonie (Jarfi, 2013 : quatrième de couverture). Son ouvrage a été rédigé comme réaction au meurtre homophobe dont avait été victime son fils de 32 ans, Ihsane Jarfi, en 2012. Il commence par l'évocation de sa disparition, des recherches qui s'ensuivent et de la découverte du corps. L'auteur présente son fils comme « martyr de l'homophobie » (Jarfi, 2013 : 30²). L'on constate ainsi, dans l'évocation des victimes de cette dernière, la persistance d'un discours qui fut déjà celui des personnages et du narrateur eekhoudiens. Qualifiant son fils de martyr, l'auteur situe son assassinat dans l'orbite du discours religieux. Pour dénoncer l'homophobie, Jarfi utilise donc une stratégie rhétorique proche de celle d'Eekhoud. En plus de la figure du martyr, c'est la référence à la nature qui y joue le rôle primordial. La vision d'une homosexualité d'origine génétique est employée afin de reconsidérer l'attitude de l'islam à son encontre. Chez Eekhoud, c'était une référence plus générale à la nature. Le protagoniste y constatait que *la nature ne désavoue, ne répudie rien de ce qui nous béatifie* et il déclarait vouloir [...] *rester [s]oi-même [...] Demeurer fidèle [...] à [s]a nature juste, légitime !* (Eekhoud, 1999 : 139 et 176). Hassan Jarfi, pour sa part, dit que son fils « est né comme ça » (Jarfi, 2013 : 109). Dans les deux cas, une logique similaire opère car l'homosexuel y est présenté comme composante de cette nature que Dieu a créée et donc en tant qu'être ayant été voulu par le Créateur. Il est intéressant de noter la persistance de cet argumentaire par-delà les époques et les religions. Il consiste à utiliser un élément clé de l'imaginaire religieux, à savoir l'existence d'une figure divine, afin de « légitimer » celle de ses créatures.

Malek Chebel soutient que, dans l'univers islamique, *Les textes, les attitudes et les représentations, tout concourt à donner de l'homosexualité une image*

négative, sale et impure. A fortiori, antireligieuse (Chebel, 2004 : entrée « Homosexualité »). Allant à l'encontre de cette idée, Hassan Jarfi présente son livre comme une forme d'engagement antihomophobe qui lui a été dicté à la fois par « *[s]a tolérance, [s]a religion* » et « *le fait qu'[il] soi[t] papa d'un garçon gay* » (Jarfi, 2013 : 30). La religion est donc clairement l'une de ses motivations. Il prône une interprétation progressiste de l'islam, évoquant des collègues enseignants de religion islamique qui lui ont apporté leur soutien, *prêts à déclarer une forme de jihad intellectuel pour défendre le principe de la tolérance et le droit à la différence* (Jarfi, 2013 : 29). La notion de jihad est ici associée à la lutte contre l'homophobie. L'auteur constate explicitement : *La guerre contre l'homophobie est déclarée...* (Jarfi, 2013 : 29). Il propose donc un jihad antihomophobe. Le combat contre l'homophobie se trouve ainsi sanctifié dans la mesure où il est désigné par le même vocable que la guerre sainte. Qui plus est, comme ce terme renvoie aussi au combat intérieur du croyant (Chebel, 2004 : entrée « Djihad »), son utilisation permet d'embrasser les deux dimensions de l'homophobie : la sociale, c'est-à-dire la discrimination institutionnalisée des homosexuels, et la psychologique, à savoir la peur des personnes homosexuelles³. Jarfi prévoit même un plan d'action assez précis, comprenant : *la pédagogie et l'action dans les écoles [...], l'implication des parents dans le changement des mentalités, et l'appareil juridique* (Jarfi, 2013 : 29). Mais son combat ne se limite pas à l'homophobie. Il veut *Lutter contre toutes les formes de discrimination raciale, homophobe, ethnique* (Jarfi, 2013 : 99). Selon lui, les agresseurs d'Ihsane ont tué en lui l'Autre absolu : l'homosexuel, mais aussi l'étranger et le musulman (Jarfi, 2013 : 111). Il fait donc une sorte d'analyse intersectionnelle dans laquelle les différents motifs de discrimination se renforcent mutuellement, c'est pourquoi, il faut les combattre conjointement.

Tout en transposant une notion religieuse sur le terrain de la lutte contre l'homophobie et en prônant un islam progressiste, l'auteur n'essaie pas de blanchir la politique des pays musulmans envers les homosexuels : il reconnaît que le Maroc les punit de 6 mois d'emprisonnement et d'autres pays appliquent la peine de mort. En même temps, il veut exploiter le potentiel de tolérance que comporte selon lui sa religion. Son projet a également ses limites, p.ex. il élude le débat autour du mariage des personnes de même sexe, en prétextant qu'il est encore trop tôt pour en parler (Jarfi, 2013 : 108). Sa vision de l'homosexualité masculine est aussi assez stéréotypée, au regard des standards occidentaux actuels, elle ressemble à la théorie de l'uranisme, d'une âme de femme dans un corps d'homme (Szczur, 2014 : 33-35). Il en donne une version islamique dans la mesure où il pose l'hypothèse d'un djinn, c'est-à-dire d'un esprit féminin, qui se serait emparé du corps de son fils (Jarfi, 2013 : 19). Il amalgame ainsi le genre et l'orientation sexuelle, en parlant

d'une « *orientation efféminée* » (Jarfi, 2013 :113). La conception de Jarfi est sans doute enracinée dans la théorie qui s'est répandue dans le monde arabo-islamique aux XIX^e et XX^e siècles, au contact de la civilisation européenne, et que Khaled El-Rouayheb⁴ nomme, conformément à l'appellation qui était la sienne en Europe à l'époque, « *inversion sexuelle* » (El-Rouayheb, 2010 : 23). Comme dans les théories de l'uranisme et de l'inversion, inventées en Occident à la fin du XIX^e siècle, le genre et l'orientation sexuelle y sont confondus. Néanmoins, ses limites conceptuelles ne changent pas l'orientation antihomophobe générale de la réflexion de Jarfi.

Dans le roman *Mauvais genre* de Rémi Hatzfeld, réalisateur, scénariste et auteur de livres pour la jeunesse, toute l'intrigue est organisée autour de la question du mariage pour tous. L'action se passe dans une paroisse protestante bruxelloise et son enjeu est la bénédiction des couples homosexuels mariés. Le consistoire vote en sa faveur, mais ceux parmi ses membres qui étaient contre intriguent pour que cette décision soit changée. Les personnages se divisent ainsi en deux camps et citent des arguments traditionnellement invoqués dans les débats autour du mariage gay. Tout aussi traditionnellement, la discussion s'articule autour de l'interprétation de la Bible. Jacques van den Broeck de Sarisbart, trésorier du consistoire, déclare ainsi crûment que *Baiser avec quelqu'un de son sexe, c'est contre nature, c'est un péché, une abomination. C'est écrit noir sur blanc dans la Bible...* (Hatzfeld, 2015 : 64). Ce à quoi l'on peut opposer des arguments utilisés par Charlotte, diacre et autre membre du consistoire, qui considère qu'*il n'y a quasiment rien sur l'homosexualité dans la Bible* et que *Nous ne pouvons pas rester bloqués sur une interprétation littérale, ou alors la terre a été créée en six jours et le soleil lui tourne autour* (Hatzfeld, 2015 : 95-96). La poétique du texte se rapproche du roman à thèse dans une variante antihomophobe, agrémentée d'une bonne dose d'humour : les homophobes sont ici des manipulateurs machiavéliques, prêts à tout pour faire triompher leur point de vue. Le roman se termine par la prise de parole de fidèles homosexuels, y compris d'un membre du consistoire, un deuxième vote qui confirme la bénédiction des couples homosexuels mariés et une scène de bénédiction d'un couple gay. L'homophobie de certains personnages constitue le principal ressort psychologique de l'intrigue, mais il s'agit d'une homophobie plutôt honteuse et présentée comme apanage de la vieille génération. L'ambiance sociale générale telle que représentée dans le roman est majoritairement antihomophobe, y compris parmi les croyants. Même le trésorier déjà cité affirme : *Personne n'est homophobe ici*, ce que le narrateur commente ironiquement : *Il faut dire pour sa décharge que s'il comprend bien que l'homophobie n'est pas une qualité, il ignore parfaitement ce que cette notion recouvre* (Hatzfeld, 2015 : 63). Bien que certains personnages se fassent les porte-parole d'une homophobie traditionnelle à prétexte

religieux, ce dernier y est clairement disqualifié comme n'ayant aucune légitimité théologique car, comme le dit l'un des personnages, « Dieu n'est pas homophobe » (Hatzfeld, 2015 : 64).

Aujourd'hui, face à une Église catholique qui interdit aux homosexuels l'accès au sacerdoce, les réinterprétations de la religion proposées par Eekhoud et Detrez semblent d'une actualité brûlante. Ces auteurs donnent, tout comme Hassan Jarfi, l'exemple d'un rapport personnel à la religion, ne se contentant pas du constat d'une homophobie qui lui serait consubstantielle, et proposent une démarche volontariste. Chacun de ces projets a évidemment ses limites, mais aussi l'avantage de reposer le problème des rapports entre religion et homosexualité d'une façon non stéréotypée. Nos auteurs ne se limitent pas à dénoncer de manière convenue l'homophobie religieuse, mais y proposent des remèdes sociaux, culturels et même littéraires. Quant à Rémi Hatzfeld, l'argument de son roman repose sur la confrontation des interprétations homophobes et homophiles de la religion au sein d'une communauté de croyants. De la fin du XIX^e jusqu'au début du XXI^e siècle, des écrivains belges ont donc transgressé la norme de l'homophobie religieuse, abordant des problématiques qui sont aujourd'hui celles de la théologie *queer* (Lavignotte, 2014 : 130-131) et d'un islam progressiste (Chaumont, 2009 : 182-183). Ce faisant, ils ont également renoué avec des traditions anciennes, aussi bien en ce qui concerne le christianisme que l'islam. En effet, dans l'Europe chrétienne, selon les recherches de John Boswell, l'obsession anti homosexuelle n'a commencé que vers la fin du Moyen Âge (Boswell, 1994 : 24). Dans le monde islamique, il existe aussi une importante tradition homoérotique et même une époque d'« exaltation de l'homosexualité », du X^e au XII^e siècle (Chebel, 2004 : entrée « Homosexualité ») ; Khaled El-Rouayheb soutient même qu'entre le XVI^e et le XVIII^e siècles, *il était fréquent et naturel d'aborder l'amour homosexuel dans la littérature arabe* (El-Rouayheb, 2010 : 11). En proposant une version non seulement moins conflictuelle, mais apaisée, des relations entre religion et homosexualité masculine, Georges Eekhoud, Conrad Detrez, Hassan Jarfi et Rémi Hatzfeld participent à un processus de renouvellement religieux qui pourrait aboutir à des religions préoccupées davantage par la foi que par des questions de morale sexuelle. Il serait ainsi possible de retrouver le chemin d'une tradition religieuse plus subversive que rappelle Stéphane Lavignotte dans son livre *Les religions sont-elles réactionnaires*⁵ ? Le renversement de la vision traditionnelle des rapports entre religion et homosexualité masculine ouvre donc peut-être la perspective d'une relation neutre entre elles car, sauf mauvaise foi, rien ne semble les prédestiner à l'antagonisme.

Bibliographie

- Boswell, J. 1985. *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité. Les homosexuels en Europe occidentale des débuts de l'ère chrétienne au XIV^e siècle*. Trad. Alain Tachet. Paris : Gallimard.
- Boswell, J. 1994. *Les Unions du même sexe dans l'Europe antique et médiévale*. Trad. Odile Demange. Paris : Fayard.
- Chamberland, L., Lebreton, Ch. 2012. « Réflexions autour de la notion d'homophobie : succès politique, malaises conceptuels et application empirique ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 31, n° 1, p. 27-43.
- Chaumont, F. 2009. *Homo-ghetto. Gays et lesbiennes dans les cités : les clandestins de la République*. Paris : Le cherche midi.
- Chauvin, S., Lerch, A. 2013. *Sociologie de l'homosexualité*. Paris : La découverte.
- Chebel, M. 2004. *Dictionnaire amoureux de l'islam*. Édition électronique. Paris : Plon.
- Detrez, C. s.d. 1. « De l'homosexualité chrétienne ». Tapuscrit conservé aux Archives et Musée de la Littérature de Bruxelles. Cote ML 9224/6.
- Detrez, C. s.d. 2. « Notes sur homosex. de Jésus ». Manuscrit conservé aux Archives et Musée de la Littérature de Bruxelles. Cote ML 9226/1.
- Detrez, C. 1979. « Réponse au questionnaire d'Eugène van Itterbeek sur *Ludo, Les Plumes du coq* et *L'Herbe à brûler* ». Tapuscrit conservé aux Archives et Musée de la Littérature de Bruxelles. Cote ML 9227/2.
- Detrez, C. 1981. « Je suis un écrivain catholique incroyant ». *Téléoustique*, n° du 2 avril 1981. Coupure de presse conservée aux Archives et Musée de la Littérature de Bruxelles. Cote ML 9227/16.
- Detrez, C. 1981/1982. « Une lecture de *Notre-Dame-des-Fleurs*. Jean Genet écrivain religieux ». *Masques. Revue des homosexualités*, n° 12, p. 54-57.
- Eekhoud, G. 1999 [1899]. *Escal-Vigor*. Toulouse : Éd. Ombres.
- El-Rouayheb, K. 2010. *L'Amour des garçons en pays arabo-islamique. XVI^e - XVIII^e siècle*. Trad. Dimitri Kijek. Paris : EPEL.
- Hartford, J. J. 2018. *Sexuality, Iconography, and Fiction in French. Queering the Martyr*, s.l.: Palgrave Macmillan.
- Hatzfeld, R. 2015. *Mauvais genre*. s.l. : K hein ? K Ah ?.
- Jarfi, H. 2013. *Ihsane Jarfi. Le couloir du deuil*. Édition électronique. Liège : Éd. Luc Pire.
- Joecker, J.-P. 1979. « Jésus, les machos et les guérilléros. Entretien avec Conrad Detrez », *Masques. Revue des homosexualités*, n° 2, p. 115-124.
- Lavignotte, S. 2014. *Les religions sont-elles réactionnaires ?* Paris : Textuel.
- Szczur, P. 2014. *Produire une identité. Le personnage homosexuel dans le roman français de la seconde moitié du XIX^e siècle (1859-1899)*. Paris : L'Harmattan.
- Techmański, A. 2015. « Saint Sébastien : histoire d'une assimilation culturelle ». *Źródła humanistyki europejskiej*, t. 8, p. 57-73.
- Tin, L.-G. (dir.). 2003. *Dictionnaire de l'homophobie*. Paris : PUF.

Notes

1. La sexualisation de la figure du martyr ne signifie donc pas forcément sa « désanctification », comme le prétend Artur Techmański (Techmański, 2016 : 69-70), à propos de l'utilisation de la figure de Saint Sébastien dans le cadre de la culture LGBT+, mais plutôt une sanctification ou sacralisation alternative.
2. Comme l'affichage des numéros des pages dans l'édition électronique du livre, consultée à l'aide du logiciel Adobe Digital Edition, peut être aléatoire et dépend notamment de la taille de la police de caractères, je me permets de signaler que je fais référence à une

consultation où cette taille était « très large » (« extra large »). C'est pour cette raison que, pour le dictionnaire de Malek Chebel, également consulté en version électronique, je préfère indiquer l'entrée correspondante et non la page.

3. Du fait de l'importance de la dimension sociale, la notion d'homophobie est parfois critiquée, dans la mesure où elle met l'accent sur le versant psychologique du phénomène. Mais tout est affaire de définition : elle peut aussi désigner la peur sociale de l'homosexualité et ses conséquences, c'est-à-dire l'organisation hétérosexiste de la société (Chamberland, Lebreton, 2012).

4. L'auteur souligne que la civilisation arabo-islamique prémoderne ne disposait pas d'un concept englobant équivalent à celui d'homosexualité et se basait notamment sur la distinction entre les rôles passif (féminin) et actif (masculin) dans la relation sexuelle, distinction qui subsiste selon lui jusqu'aujourd'hui, surtout dans la culture populaire (El-Rouayheb, 2010 : 19, 25, 27, 238-242).

5. Il y a pointé entre autres les liens unissant certains mouvements religieux subversifs du passé et ceux qui ont été les premiers à bénir les couples homosexuels ou soutenir leur droit au mariage (Lavignotte, 2014 : 76, 83, 93, 125 et suiv.).